

Solal Rabinovitch

À propos du livre de Daniel Bartoli, *Chargez bourriques*, L'Harmattan,
novembre 1999

Polar ou manuel de psychiatrie ?

Ça pourrait être un roman policier : il y a le héros, Juste, élégant et massif, qui pourchasse la vérité de façon imperturbable ; mais saura-t-on seulement, à la fin du livre, de quelle vérité s'agissait-il ? Il y a la Dame, Marie, qui, stupide d'amour devant Juste, mouille son regard bleu. Il y a une victime, mais on ne sait pas très bien quelle sorte de victime ; est-ce drame de la jalousie ou avatar d'un client mécontent ? Et il y a l'enquête de police, qui tournera court, jamais aboutie.

Ça pourrait aussi être un western, suggéré par le titre *Chargez bourriques*, où les Peaux-Rouges chargeraient sans répit un texas-ranger et son prisonnier en train de traverser le Texas de bout en bout. On verrait ainsi bourriques et Comanches (les Comanches, on les reconnaît au premier coup d'oeil, explique l'auteur) emmêlés ensemble dans une charge perpétuelle, elle aussi jamais aboutie.

Mais, dès la première page, l'étrange est là, et d'abord celui de la langue, truffée d'oxymores, de cynesthésies et d'alexandrins, où le babélisme qui la fonde s'ajoute au poids charnel des mots qu'elle charrie ; langue des choses en somme, c'est elle qui fait, au-delà de l'intrigue policière ou du charivari des grands galops de l'ouest américain, l'unité du bouquin. Mais l'étrange est aussi celui de Juste, l'enraciné dans l'espace, toujours en équilibre dans l'envers de l'espace, Juste dont les habitudes énigmatiques ne gênent personne, pas plus que ne gênera son amitié affectueuse avec le boucher de la boucherie chevaline.

Car intrigue, western ou étrange, ça se passe dans la ville : soit quelques rues entre Pigalle et Trinité, la boucherie chevaline, la concierge du 15, la femme du général et son chien, le balayeur malien qui commente les événements tel le choeur antique, quelques dames de nuit et l'inspecteur de la rue Ballu. Enfin l'hôpital psychiatrique, fondu dans la trame, mitoyen avec la crèche, presque invisible, repérable par une

absence de signes pour les initiés : le moine, le factionnaire ou Midi-Vingt, le docteur Lanne ou Madame Tutu.

Ainsi l'étrange est nommé, le décor planté, et l'intrigue peut commencer, centrée autour de la disparition du corps de la victime.

Alors, plutôt que polar ou western, n'est-ce pas plutôt un livre de psychiatrie ?

"Psychiatrie, dites-vous ? C'est un mot obsolète,
De n'avoir rien saisi aux maladies de tête.
Car c'était de têter que les patients manquaient,
De retrouver la mamme, et garder au palais
Le goût de ces cordons qui nous tiennent arrimés
Au désir de La femme, aux ventres de ces fées !" (p. 96).

Un livre de psychiatrie, oui pourtant, qui parle du transfert et de ses accidents, qui parle du rêve, des voix et des visions ; un livre où les monologues de Juste sont traversés en filigrane par une théorie de la folie et par une théorie de la cure.

Un livre avec deux héros, Juste et le cheval (ou la bourrique). Or c'est la minceur d'une vitre (d'une vitrine, celle de la boucherie chevaline) qui sépare l'ordinaire de l'histoire policière ou l'imagerie du western, d'avec l'étrangeté d'une aventure psychique. Comme des fantômes qui remuent dans la nuit, banalité et horreur avancent côte à côte avec la rage d'être aux confins. Mais on n'enquête pas sur des fantômes, et le goût des chairs mal définies n'est que pure parole.

Pourtant, quoi qu'il en soit dit, ce qui centre le roman, c'est qu'il y aura eu véritablement meurtre : là est sans doute la vérité que chassait Juste. Il y aura eu meurtre, et Juste ne s'y trompe pas, qui traitera l'affaire comme tel. Et ce meurtre fait basculer l'histoire qui devient, plutôt qu'un roman policier ou qu'un livre de psychiatrie, une histoire de mots : pris en paquets, à la grosse, à mettre en bouche ou en vers. Des mots vivants, des mots qui peuvent tuer, qui font trébucher, des mots qui sont du corps, celui du disparu, des mots qui surgissent en hurlant du corps de Juste, de Juste tel qu'en lui-même le meurtre l'aura changé. Les mots et la folie, c'est donc la même chose.

"Mais ça leur reviendra forcément, parce que les mots c'est du corps. C'est en corps qu'ils surgissent, exhibant tares et splendeurs, pas bégueules, putains souvent, importants-impotents, inconscients de ce qu'ils charrient. La preuve est là sous vos yeux ! Ils me les ont laissés les

aliénés, confiants. Et ils n'ont pas tort : ça m'intéresse... égaré dedans jusqu'au cou ! Coffre très fort de leurs secrets discours sacrés... pour me les faire cracher, faudrait bien des brûlures. Je ne dirai rien." (p.106).

Alors, manuel ou polar, qu'importe ! Car ce livre est avant tout l'histoire d'une amitié vraie avec la folie.